

M. l'abbé Prosper-Jules-Edmond ROLLIN,



né à Ville-au-Montois, le 26 mars 1868, ordonné prêtre le 23 août 1891, avait été successivement professeur à l'Ecole Saint-Sigisbert, curé de Pierrepont (1903), curé-doyen de Saint-Dagobert, à Longwy (1908). Il était administrateur de Tonnoy depuis son retour en France, en 1915.

Une mention spéciale revient ici à M. l'abbé Rollin, curé-doyen de Longwy-Haut, qu'on doit considérer comme une victime au moins indirecte de la guerre. Dans le siège de Longwy, en effet, il contracta le mal qui devait rapidement l'emporter.

Dès le mois d'août 1914, M. l'abbé Rollin, en restant à son poste, avait voulu partager les vicissitudes de la garnison.

Sur l'ordre du commandant de la place, la plupart des habitants avaient gagné la ville basse. M. le curé resta dans la forteresse pour y continuer son ministère. Des soldats ; quelques fonctionnaires retenus par leurs obligations dans la ville haute, les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul et un petit nombre de courageux habitants, voilà quelle fut sa paroisse, pendant ces jours tragiques. Le bombardement commença le 21 août, à 5 heures du matin. Sur la ville et les remparts les obus pleuvaient.

M. le Doyen se rendit à l'église, prit le Saint Ciboire et le porta dans une casemate. Durant cinq jours et cinq nuits, les habitants de cette cité souterraine durent passer par les tranches d'une véritable agonie. Dans l'obscurité presque complète, comme dans un tombeau, sous les rafales de projectiles monstrueux, qui ébranlent à tout instant le souterrain et font voler les pierres en éclats, le pasteur reconforte, bénit, absout. Il a la consolation de ramener à Dieu des hommes qui, depuis longtemps, vivaient loin de lui. Des relations d'estime réciproque et d'amitié s'établissent avec les autres ; c'est

vraiment l'entente cordiale, l'union sacrée. Cependant, si le calme est apparent, la tension nerveuse est portée à son comble. Pendant ces affreux jours, un ébranlement s'est produit chez un grand nombre. M. le Doyen contracte une maladie d'estomac, qui devait ruiner son solide tempérament. Ni le calme de Longwy-Bas, où il séjourne jusqu'en 1915, ni la joie de retrouver la patrie, ni la tranquillité relative d'un presbytère sur les bords reposants de la Moselle, ni une saison à Vichy ne peuvent enrayer le mal qui ne cesse d'empirer. Le vénéré doyen s'éteignait à Tonnoy, le 1er décembre 1917, victime indirecte de la guerre, sans avoir vu la délivrance. Il fallut attendre la fin des hostilités pour transporter ses restes mortels à Ville-au-Montois, que l'ennemi occupa jusqu'à l'armistice. Sa famille, vingt-deux membres du clergé, ses compatriotes, assistèrent au service et, à l'inhumation.

Sur cette terre désormais libre ils rendirent de pieux et dignes honneurs à un prêtre très aimé.